



TALLEMANT DES RÉAUX

# HISTORIETTES

I



TEXTE INTÉGRAL ÉTABLI ET ANNOTÉ  
PAR ANTOINE ADAM

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.  
© 1960, Éditions Gallimard.*

HISTORIETTES  
DE TALLEMANT DES RÉAUX

I

CE VOLUME, LE CENT-QUARANTE-  
DEUXIÈME DE LA « BIBLIOTHÈQUE  
DE LA PLÉIADE » PUBLIÉE AUX  
ÉDITIONS GALLIMARD, A ÉTÉ  
ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR BIBLE  
BOLLORÉ LE VINGT JANVIER  
MIL NEUF CENT SOIXANTE-SEPT  
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE  
DARANTIERE A DIJON

## INTRODUCTION

L'AUTEUR des *Historiettes*\* appartenait à une famille originaire de Tournai dans les Pays-Bas espagnols. En 1561, à une époque où les autorités réprimaient durement la moindre agitation populaire, François Tallemant, son grand-père, avait été obligé de fuir en territoire français. Il avait trouvé un abri à La Rochelle, où les réfugiés des Pays-Bas étaient nombreux. Il y avait ouvert une maison de commerce, épousé la fille d'un notable bourgeois de la ville. Il fut un jour à même d'armer des vaisseaux qui allaient jusqu'à Terre-Neuve et jusqu'en Amérique, pour la pêche à la morue et pour le commerce de pelleterie. Il finit par occuper dans la ville une situation telle qu'à partir de 1590, il siégea au conseil et qu'en 1600 il fut le co-élu, c'est-à-dire l'un des deux assesseurs du maire de La Rochelle.

Il avait eu deux filles et quatre fils. L'un de ceux-ci, Pierre, développa l'œuvre du père. En 1604, il s'associa avec son frère Gédéon\*\* et son beau-frère Paul Yvon, pour créer une banque dont les opérations se développèrent, parallèlement à celles de sa maison de commerce. En 1615, il fut élu maire de La Rochelle.

Il avait épousé en 1605 Élisabeth Bidault, fille d'un marchand et bourgeois de la ville. Elle mourut en 1617. Il se remaria à la sœur d'un banquier de Rouen avec lequel il faisait des affaires. Elle s'appelait Marie Rambouillet. Le mariage eut lieu à Paris en 1618. Gédéon Tallemant, l'auteur des *Historiettes*, naquit de cette union le 2 octobre 1619.

---

\* Émile Magne a raconté la vie de Tallemant dans deux volumes remplis de documents inédits, *La joyeuse jeunesse de Tallemant des Réaux*, 1921 et *La fin troublée de Tallemant des Réaux*, Paris, 1922.

\*\* Trois membres de la famille Tallemant ont porté le prénom de Gédéon. Gédéon, premier du nom, était le quatrième fils de François Tallemant. Il était donc l'oncle de l'écrivain. Gédéon, deuxième du nom, était le deuxième fils de Gédéon I. Il était donc le cousin germain de l'auteur des *Historiettes*. Et celui-ci reçut également, lui troisième, le prénom de Gédéon.

*Quatre ans plus tard, Pierre Tallemant vint s'établir à Bordeaux. Il n'abandonnait pas ses bureaux de La Rochelle. Mais il en créa d'autres, plus importants, dans sa nouvelle résidence, et la banque Tallemant devint l'une des plus importantes sur la place de Bordeaux. Une société d'assurances maritimes étendait encore davantage les activités et grossissait les profits de Pierre Tallemant. Le jeune Gédéon fit donc à Bordeaux ses premières études. Mais dans le même temps son oncle Gédéon Tallemant avait commencé à se rendre adjudicataire de certaines fermes. Son père voulut en faire autant, et en 1632 il obtint avec ses associés le bail des Cinq grosses fermes. Ils l'avaient payé 2 640 000 livres, et ce chiffre donne une idée du développement qu'avait pris le comptoir des Tallemant. Puis, en 1634, ceux-ci s'assurèrent la ferme des passeports et congés de Guyenne. Pierre Tallemant comprit qu'il lui fallait maintenant habiter la capitale, et qu'à cette condition seulement il pourrait assurer lui-même la bonne marche de ses affaires. En 1634, il vint s'établir à Paris avec sa femme et ses enfants.*

*Les Tallemant achetèrent un hôtel particulier de la rue des Petits-Champs, dans un quartier où les gens d'affaires et de finances étaient nombreux. Ils occupèrent bientôt dans la bourgeoisie parisienne et dans la communauté protestante de la capitale une situation qui allait permettre au jeune Gédéon de beaucoup observer et d'entendre bien des choses curieuses. Introduits dans la société, les Tallemant, sans attendre les lettres d'anoblissement, prirent des noms de terre. L'aîné des fils de Pierre s'appela Tallemant de Boisneau. Le troisième prit le nom de Tallemant de Lussac. Gédéon Tallemant adopta celui de Des Réaux, une terre située en Bourbonnais entre Nérises-Bains et Montluçon\*.*

*Il se montrait très différent des autres membres de sa famille. Parmi ces gens tout occupés à grossir leur énorme fortune, il ne s'intéressait qu'à la littérature, et, dans celle-ci, ses préférences allaient au romanesque. Il lisait avec passion l'Amadis des Gaules, l'Astrée, les romans de chevalerie. Il*

---

\* Comme il existe un fief des Réaux, à Aytré, tout près de La Rochelle, on serait tenté d'expliquer de cette façon le nom de Des Réaux que prit Gédéon Tallemant, et cette hypothèse a été proposée par plusieurs érudits. Mais il est établi par des actes notariés que la famille Tallemant possédait « le lieu, terre et seigneurie de Réau, situé et assis en la paroisse de Nérises près Montluçon en Bourbonnais ». Tallemant s'en débarrassa en 1653.

savait bien le latin, le grec, l'italien, l'espagnol. Il achetait des livres et se formait une bibliothèque. Dans sa famille, on l'appelait, pour se moquer, le Chevalier. Il était encore écolier que déjà il se montait la tête pour sa cousine Mme d'Harambure, puis pour une jeune veuve, Marie Le Goux. Il aimait un peu de tous côtés, et à chaque fois sa nouvelle passion lui inspirait des vers où s'affirmaient les sentiments les plus exaltés.

Il avait dix-huit ans quand l'occasion s'offrit à lui d'aller à Rome avec l'abbé de Retz. Ils se mirent en route, avec quelques compagnons, dans les premiers mois de 1638. Ils passèrent par Lyon et descendirent le Rhône par le coche d'eau. Ils visitèrent Avignon, Vaucluse, Aix-en-Provence, ils s'arrêtèrent quelque temps à Marseille. En Italie, ils commencèrent par visiter Florence et Venise. Puis ils se dirigèrent vers la ville des papes. Tallemant y rencontra Voiture et se lia avec Claude Quillet, médecin et secrétaire à l'ambassade de France, esprit curieux et plaisant dont les anecdotes se retrouvent plus d'une fois dans les *Historiettes*. Après un séjour de quelques mois, Tallemant prit avec l'abbé de Retz le chemin du retour. Selon toute vraisemblance, ils quittèrent Rome dans les derniers jours de 1638.

A Paris, Tallemant des Réaux reprit ses habitudes de vie nonchalante et curieuse. Ce fut en vain que son père prétendit faire de lui un conseiller au Parlement. Il préférait la compagnie des jolies femmes, des originaux et des livres. « Un dévergondé comme moi... », a-t-il écrit plus tard pour définir l'image que l'opinion, vers cette époque, s'était faite de lui.

Il ne restait plus qu'à le marier sans trop attendre. Il avait remarqué la fille de son cousin Nicolas Rambouillet. Elle s'appelait Élisabeth. Elle était encore une enfant, car elle était née le 6 mai 1633, quatorze ans après lui. Mais elle promettait d'être une des plus parfaites beautés de Paris, et son extrême jeunesse empêchait de voir la vérité, et que cette enfant d'apparence charmante devait faire une femme inintelligente et frivole. Très épris, Tallemant l'épousa le 14 janvier 1646. Le contrat avait été signé deux jours auparavant. Les apports des époux donnaient une haute idée de la fortune des deux familles\*.

---

\* Après son mariage, Tallemant et sa jeune femme allèrent loger au Pré aux Clercs. E. Magne n'avait pu retrouver le lieu exact de cette belle demeure que Tallemant aima vivement. On verra plus loin qu'elle était la dix-septième maison de la rue de l'Université.

Parmi ce monde de la haute finance protestante, les anciens restaient dans l'ensemble fidèles aux traditions d'austérité et d'épargne. Mais la jeune génération marquait un goût très vif des choses de l'esprit et de l'art. Elle aimait les belles constructions, le luxe, le plaisir. Tallemant avait sous les yeux l'exemple d'Antoine de la Sablière son beau-frère, de Gédéon Tallemant son cousin. Il savait les vers charmants du premier, le goût du mécénat qui était en train de ruiner le second. Il voyait son propre frère François, converti au catholicisme et qui était entré dans les ordres pour se livrer plus librement à des travaux littéraires dont un fauteuil académique devait être la récompense. Allié à sa famille, Puget de Montauron était l'exemple le plus notoire de ces financiers trop avides de se faire un nom par la protection qu'ils accordaient aux artistes et aux écrivains. Lorsque son cousin Gédéon Tallemant vint se fixer à Paris, il tint un salon qui fut bientôt parmi les plus importants de la ville, et Mlle de Scudéry dans le Grand Cyrus, Saint-Gabriel dans le Mérite des dames (1660), Somaise dans son Dictionnaire des Précieuses, n'eurent garde d'oublier « l'illustre Mme Tallemant ». Plus encore que tous ces noms, comment ne pas rappeler ici celui de la belle-sœur de Des Réaux, Mme de la Sablière, cette femme admirable par son esprit, par sa culture, et qui allait un jour réunir autour d'elle savants, philosophes et poètes.

Tallemant aimait cette vie mondaine, moins pour son luxe que pour la place qu'elle faisait à la poésie, et pour les révélations qu'il y trouvait sur la société française et son histoire. Il était reçu à l'hôtel de Rambouillet. Nous ignorons la date où il y pénétra pour la première fois. Il faudrait croire qu'il y était entré de bonne heure s'il était vrai qu'il eût collaboré à la Guirlande de Julie en 1633. Mais la poésie qui, dans la Guirlande, lui a été attribuée, peut fort bien n'être pas de lui. Ce qui est plus probable, c'est qu'il fut accueilli par la marquise à son retour de Rome, et qu'il lui fut présenté par Voiture, son nouvel ami. Il est sûr du moins qu'il a vu Julie d'Angennes jouer au volant avec Voiture, avant 1647 par conséquent, et sans doute quelques années plus tôt.

A cette époque, il se trouvait à coup sûr un peu perdu parmi les habitués de l'hôtel, et le fils du banquier protestant devait faire modeste figure dans ce monde où le duc d'Enghien et ses « petits maîtres » donnaient le ton. Mais plus tard, à une époque où la solitude s'était faite autour de la marquise devenue veuve, il fut le confident de la vieille dame, et recueillit de sa

bouche mille anecdotes dont il allait faire son profit. Si bien qu'en annonçant la mort de Mme de Rambouillet, le gazetier Robinet ne cita que deux noms d'amis restés fidèles jusqu'au bout, celui de Tallemant des Réaux et celui de son frère François.

Le futur auteur des *Historiettes* avait commencé de bonne heure à fréquenter les gens de lettres, et son goût, des ambitions académiques peut-être, l'avaient d'abord orienté vers les plus considérables, les plus influents d'entre eux. Il a parlé plus tard de Chapelain en termes d'une sévérité cruelle : mais comprenons qu'il l'avait d'abord beaucoup fréquenté. En même temps, et sans doute avec une assiduité plus grande, il entourait Conrart de son affectueux respect. Il y eut une époque où Gombauld le vit beaucoup. Choix significatif. Ce n'est pas Tristan, ce n'est pas Saint-Amant que Tallemant des Réaux décide de fréquenter. Il semble ignorer le premier. Il parle du second avec un injuste dédain. S'il s'intéresse à Le Pailleur, c'est pour ses amusantes anecdotes, et parce qu'il le rencontre chez Conrart. Il observe Voiture à l'hôtel de Rambouillet, mais on ne peut dire qu'il admire fort le charmant poète. Il s'attache plutôt à la vieille génération, à une tradition littéraire soucieuse de dignité et de noblesse morale, à des hommes qui méprisent à la fois la poésie coquette et badine dont la vogue grandit alors dans les salons, et la poésie un peu débraillée qui prétend prolonger certaines libertés d'allure héritées des débuts du siècle.

Puis, vers 1645 probablement, Tallemant commença de fréquenter un groupe de gens d'esprit rassemblés autour de l'avocat Patru, et que formaient Perrot d'Ablancourt, Maucroix, Pellisson, Furetière, bientôt rejoints par un jeune homme alors inconnu qui s'appelait La Fontaine. Ses nouveaux amis étaient gais, observateurs malicieux et sans illusion des enthousiasmes ou des folies de leurs contemporains. Ils n'aimaient pas du tout l'imposture, ni la sottise. Ils n'avaient aucun goût pour Mazarin, mais ils savaient aussi que les agitations politiques cachent, sous les noms de vertu et de liberté, de laides ambitions. Ils n'étaient pas riches, et ne pouvaient se payer les fantaisies de La Sablière ou de Gédéon Tallemant. Mais ils cédaient sans scrupule à l'esprit de la nouvelle galanterie. Dans ce petit monde on prenait des noms poétiques. Tallemant des Réaux devenait Astibel, et sa femme s'appelait Rosaliane.

Parmi ces compagnons de la Table ronde, comme ils s'appelaient, on faisait cas des poésies que Tallemant continuait

*d'écrire. On disait qu'il savait la langue française « dans sa pureté », on parlait de très belles satires qu'il avait faites et que, disait-on, « il n'a montrées qu'à ses plus particuliers amis et quantité d'autres vers dont ils ont été charmés ». Mais on savait aussi qu'il avait commencé de former des recueils où venaient se rassembler les pièces les meilleures ou les plus curieuses du temps. Entreprise analogue à celle qu'avait commencée Conrart, analogue aussi à tant d'autres de la même époque, et qui s'explique si l'on songe que les œuvres dignes d'intérêt étaient alors, pour toutes sortes de raisons, condamnées le plus souvent à demeurer manuscrites.*

*A ce travail, Tallemant des Réaux en joignit un autre. En 1657, il commença d'écrire des « historiettes » qui devaient être, par rapport aux histoires parues avec approbation et privilège, ce qu'étaient ses recueils manuscrits de poésies comparés aux volumes de vers parus en librairie. Quelque chose de libre et de curieux, que les servitudes du conformisme politique ou moral ne viendraient pas entraver. En même temps il rêvait d'écrire des Mémoires de la Régence, dont nous devinons sans peine quelle eût été la signification. Mais il renvoya leur composition à la suite des Historiettes. Il ne se doutait pas que très vite le découragement lui ferait abandonner ce projet.*

*Les embarras les plus graves allaient en effet bouleverser une existence longtemps heureuse. Embarras d'argent d'abord. Jusqu'en 1660, Tallemant des Réaux avait continué de vivre en riche bourgeois. En 1651, il avait même acheté un beau manoir Renaissance, le château du Plessis-Rideau, près de Chouzé-sur-Loire, en Touraine. Quand son père, Pierre Tallemant, était mort, en juin 1656, le fils aîné, Tallemant de Boisneau, l'avait remplacé à la direction de la banque, et la prospérité de la maison ne semblait pas menacée. Elle travaillait pour Mazarin, elle finançait des entreprises de pelleterie en Amérique, elle avait sa part dans la Compagnie des Indes orientales. Mais elle avait, sans le savoir, un ennemi redoutable. Jacques Bibaud, neveu de Pierre Tallemant et son commis depuis l'âge de quinze ans, son associé ensuite, dirigeait à La Rochelle les affaires de la banque Tallemant. Il avait décidé de créer une maison indépendante. Il faisait des affaires avec un homme alors obscur, mais dont il devinait sans doute la future grandeur : il était le banquier de Colbert. En 1658, il s'était installé à Paris. Depuis quelques années les comptoirs de La Rochelle et de Bordeaux laissaient grossir le passif de leur compte*

envers le comptoir de Paris, et cela dans des proportions qui menaçaient l'existence de celui-ci. Leur dette finissait par monter à trois millions de livres et Tallemant de Boisneau n'était pas capable de contraindre Bibaud à liquider ce passif.

En juillet 1661, Boisneau mourut, et ce fut immédiatement la catastrophe. Quatre mois plus tard, la banque Tallemant déposait son bilan. La faillite était de quatre millions de livres. Tallemant des Réaux se trouvait ruiné, en même temps que tous les siens.

Un autre coup venait en même temps le frapper. A la vue de sa ruine, sa jeune femme demanda et obtint la séparation de biens. Elle quitta bientôt le domicile conjugal, alla se loger dans un couvent. En 1665, elle abjura le protestantisme. Sa conversion lui valut une pension de deux mille livres, que la générosité royale s'empressa de lui accorder.

Comme si tant de tristesses ne suffisaient pas, un dernier coup venait atteindre Tallemant. Quand la cour de justice fit connaître les taxes qui frappaient les gens de finance, les Tallemant figuraient sur la liste pour la somme de 400 000 livres, et la famille de sa femme, les Rambouillet, était frappée d'une taxe de 700 000 livres.

Puis, peu à peu, les difficultés reçurent une manière d'arrangement. Par l'entremise de quelques amis, la femme de Tallemant se décida à reprendre la vie commune. Il veut, dans ses *Histoires*, nous faire croire qu'à nouveau ils furent heureux. D'autre part les Tallemant se défendaient contre la meute des créanciers. Ils soutinrent d'innombrables procès, où leur bonne foi et d'utiles relations finirent par avoir le dernier mot. En 1670, une sentence du Parlement les tira définitivement des griffes de Bibaud.

Ce n'était plus l'opulence de jadis. C'était du moins une situation de fortune confortable. Lorsqu'un document des environs de 1680 nous permet d'imaginer le train de vie de Tallemant et de sa femme, nous découvrons qu'ils occupent, au coin de la rue de Richelieu et de la rue Neuve-Saint-Augustin, un hôtel de trois étages et que leur domestique comprend suivante, femme de chambre, valet de chambre, cuisinière, laquais et cocher.

La situation matérielle était rétablie. Le climat moral restait affreux. Comme les hommes de sa génération, Tallemant avait goûté à la liberté et, comme la plupart d'entre eux, il ne l'oubliait pas. Il avait pu en voir les excès sous la Fronde. Mais il se rappelait qu'au temps de « la bonne Régence », que sous

Mazarin, que sous Richelieu même, les Français avaient connu la douceur de vivre, le droit de penser, le droit d'aller au préche ou à l'église, le droit d'être gais. Il assistait aux progrès de l'esprit de conformisme et d'orthodoxie, à l'emprise progressive des dévots sur la vie publique et privée des Français. Il n'était plus à l'âge où l'homme songe encore à lutter. Il jugea prudent d'abjurer le protestantisme. Il le fit en juillet 1685, trois mois avant la Révocation. Il s'était adressé à un jésuite lettré et libéral, bien connu pour n'avoir de haine qu'à l'endroit des Jansénistes. Le P. Rapin était homme à comprendre la conversion de Des Réaux. Désormais, quand il allait à son château de Touraine, Tallemant distribuait le pain bénit et suivait les processions. Il se consolait en recopiant dans ses recueils des épigrammes atroces sur le royal époux de la veuve Scarron.

Mais il n'échappait pas aux conséquences de la Révocation. Sa troisième fille, Charlotte, fut arrêtée au mois de mars 1686 et jetée dans un couvent. Elle refusa d'abjurer. Quand elle fut expulsée de France, Tallemant sut qu'il devait voir dans cette mesure une exceptionnelle faveur. La jeune fille alla grossir le nombre des réfugiés français qui peuplaient les taudis de Londres. Cette séparation n'empêchait pas la femme de Tallemant et sa fille aînée d'afficher un zèle exalté pour la religion officielle et de remercier le Ciel du bonheur que connaissait la France sous le règne de Louis le Grand. Il ne restait plus à Tallemant qu'à attendre la mort. Elle vint, le 10 novembre 1692.

Son cher Maucroix a noté en quelques lignes brèves cette perte d'un ami des années heureuses. « C'étoit, a-t-il écrit, un des plus hommes d'honneur et de la plus grande probité que j'aye jamais connu. » Cette simple phrase est le meilleur et le plus juste éloge de l'auteur des *Historiettes*.

Il ne laissait derrière lui aucune œuvre imprimée. Il avait entrepris une édition annotée des pièces qui auraient rappelé l'histoire de l'hôtel de Rambouillet. Ce volume aurait compris, par exemple, la Pompe funèbre de Voiture par Sarasin\*. Ce projet s'était, en fait, réduit à une édition des Lettres de Voiture. On en parlait avec curiosité dans les salons vers 1670, et, dans l'Amour eschappé, Angélique Petit écrivait à propos de Tallemant : « Il a mis par ordre les œuvres d'Hippias

---

\* Ce texte annoté de la Pompe funèbre se lit dans le ms. f. fr. 19145 (f° 160 sqq.), c'est-à-dire dans le *Recueil de grand papier*, de la main de Tallemant.

(c'est-à-dire de Voiture) et commenté ses lettres pour en donner une intelligence plus parfaite. Il y a mesme adjouſté quelque hiſtoire, et tout cela paroîſtra quelque jour. » Mais, hélas, tout cela ne devait pas paraître. C'est en vain qu'en 1681 Tallemant avait obtenu un privilège. Il se heurta à l'opposition d'un libraire, son privilège fut révoqué, et il ne reſta plus de son travail que les notes qu'il avait miſes aux marges de deux exemplaires des Œuvres de Voiture. Ces deux précieux volumes ont été heureuſement conſervés.

Il avait un moment fait figure de poète de ſalon, et qui n'était pas ſans mérite. Il avait écrit des rondeaux, des épigrammes, des élégies. Il avait même, un jour, compoſé une tragédie\*. Patru faiſait grand cas de lui et l'appelait « un des premiers hommes de notre ſiècle ». Angélique Petit, nous l'avons vu, vantait les « très belles ſatires » de Tallemant. Mais, diſait-elle, il ne les a montrées « qu'à ſes plus particuliers amis ». Il n'avait même pas pris la peine de faire inſérer ces pièces dans les recueils de poéſie, alors ſi nombreux, et qui jouaient le rôle de nos revues littéraires. On devine que la criſe qui bouleverſa ſa vie de 1661 à 1670 le découragea et qu'à partir de cette époque il renonça à l'eſpoir de ſe faire un nom dans les lettres.

Au ſurplus, ſes vrais dons n'étaient pas là. Il était ſurtout un obſervateur des mœurs et un conteur. Il « racontoit auſſy bien qu'un homme de France », nous dit Maucroix. Ce talent de conſervation, il était naturel qu'il en fit un emploi plus ſérieux et qu'il mît par écrit tant d'anecdotes recueillies. Nous avons vu qu'en 1657 il commença à écrire ſes Hiſtoriettes et qu'il prévoyait enſuite des Mémoires de la Régence. A ſuppoſer que ce dernier travail ait reçu un commencement d'exécution comme le feraient penſer certaines phraſes de Tallemant, il n'en eſt reſté aucune trace. Les Hiſtoriettes furent au contraire menées à bonne fin. Il ſemble qu'en 1659 elles ſe trouvaient déjà terminées. Les anecdotes poſtérieures à cette date ont été ajoutées dans les marges du manſcrit\*\*.

Des mains de la veuve de Tallemant, ce manſcrit paſſa

---

\* Cette tragédie ſ'intitulait *Œdipe*. Elle eſt conſervée dans le ms. 672 de la bibliothèque de La Rochelle, f° 159 ſqq. Elle eſt intitulée, *Edipe, tragédie, Brouillon*, avec de nombreuses corrections.

\*\* M. de Monmerqué apporte ſur ce point une indication précise. Tallemant raconte le procès du marquis de Langey. Ce procès eut lieu en 1659. Or Tallemant a été obligé de le porter dans la marge du manſcrit.

*dans la bibliothèque de ses héritiers les Trudaine. Il y resta jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il demeurait profondément inconnu. On avait perdu jusqu'au souvenir de son auteur, et quand l'histoire littéraire citait le nom de Tallemant, c'est l'abbé François Tallemant son frère qu'elle voulait dire, ou l'abbé Paul Tallemant son cousin. Quand pour la première fois le manuscrit passa dans une vente, nul ne put dire à qui il convenait de l'attribuer, et ce témoignage inestimable sur le Grand Siècle fut adjugé pour la somme de vingt francs.*

*C'est seulement vers 1820 que l'on commença à parler des Historiettes et qu'on se mit à les citer. Le possesseur du manuscrit en avait compris l'intérêt et en préparait l'édition. Elle parut en 1834-1835. Et ce fut aussitôt le scandale. Même incomplètes et prudemment corrigées, les Historiettes contredisaient si fortement l'image que les gens se faisaient alors du XVII<sup>e</sup> siècle, que certains préférèrent, contre tout bon sens, imaginer qu'elles n'étaient rien d'autre qu'un faux. Lorsque leur authenticité cessa d'être matière à discussion, on fut réduit à dénoncer en leur auteur un esprit malin et pervers, heureux de se vautrer dans l'ordure, et qui noircissait à plaisir les personnages les plus vénérables. Sainte-Beuve, il est vrai, prit sa défense, et les pages qu'il lui consacra, si nous les comparons aux articles de la critique contemporaine, sont des chefs-d'œuvre d'intelligence et d'équité. Mais qu'on y regarde bien. On s'apercevra que, pour employer un détestable mot d'une langue plus récente, il ne voit en Tallemant que ce que nous appelons un bon échetier.*

*On n'oserait prétendre que depuis lors ces sévérités se soient communément adoucies. Le savant éditeur des Historiettes, l'illustre M. de Monmerqué, parle encore, en 1850, de « l'imagination déréglée » de Tallemant. Il lui reproche de jeter les yeux de préférence « sur le côté licencieux de la société ». Et pour prendre des exemples plus récents, de graves historiens, Louis Batiffol et le vicomte d'Avenel, ne prononcent pas le nom de Tallemant sans une sorte de répugnance, et flétrissent de leur réprobation vertueuse sa malignité, ses calomnies, sa légèreté à croire le mal, son plaisir à évoquer des scènes scandaleuses. On tremble à imaginer ce qu'ils auraient pensé s'ils avaient lu le texte intégral du manuscrit, tel que pour la première fois la présente édition va le donner au public. Mais M. de Monmerqué, par les sages coupures de la sienne, leur avait épargné de plus douloureuses indignations.*

*Ceux-là mêmes qui sont le moins disposés à faire confiance aux Historiettes sont obligés d'avouer que leur auteur avait recueilli toutes sortes de confidences, et des personnages les mieux informés. Sur Henri IV il a su bien des choses par le marquis de Rambouillet et sa femme. Il en a su également d'un vieux porte-manteau du roi nommé Jacques Véron. On reconnaît sans peine dans ses anecdotes l'écho de certaines confidences de Julie d'Angennes, et les très curieux détails qu'il nous apporte sur la princesse de Condé méritent toute notre attention pour cette raison évidente qu'ils sont venus à la connaissance de Tallemant par Mme de Rambouillet.*

*Il serait vraiment trop facile d'écarter certains récits sous prétexte qu'ils sont scandaleux, ou d'invoquer la malveillance des informateurs. Lorsque Tallemant nous rapporte sur l'amitié de Louis XIII et de Cinq-Mars des révélations qui ne laissent guère de doute sur les goûts du roi, Louis Batiffol s'indigne, il prétend que ces anecdotes choquantes sont dépourvues de toute vraisemblance et que Tallemant accueille sans critique les propos de Mme de Rambouillet, qui ne cachait pas son antipathie pour le roi. Mais l'erreur est évidente et prouve assez que le savant historien perd un peu de sa lucidité habituelle. Car Tallemant nomme son informateur. C'est M. de Nyert, premier valet de chambre du roi, l'homme qui pouvait le mieux savoir dans quel attirail galant le favori était obligé d'attendre la visite du prince, et quelles caresses passionnées il lui fallait, bien malgré lui, subir.*

*Il arrive souvent que l'auteur des Historiettes nous apprenne, par un mot dit en passant, le nom de l'ami qui lui a fourni ses informations. Maucroix lui a parlé de certains hobereaux de Champagne, et Le Pailleur lui a fait connaître les extravagances de quelques vieux gentilshommes bretons. Il ne nous dit pas, mais nous devinons sans peine que si plusieurs historiettes se rapportent à des personnages de Guyenne, c'est parce que Gédéon son cousin avait été longtemps intendant à Bordeaux.*

*A Paris même, Tallemant connaissait tant de monde qu'il devient à la fois trop facile et inutile de vouloir dresser la liste de ses informateurs. Émile Magne s'est attaché à prouver que très souvent Tallemant a recueilli les confidences de ses voisins du quartier Saint-Eustache, ou du Pré aux Clercs, ou de la rue de Richelieu. L'idée ne manque pas tout à fait d'intérêt. Mais on pourrait aussi noter que bien souvent Tallemant a consacré une de ses historiettes à quelque client de sa banque. On ne peut même pas dire qu'il décrive de préférence la bourgeoisie*

*protestante de Paris. Elle occupe à coup sûr une place de choix dans son œuvre. Mais il parle tout aussi volontiers des maréchaux de France, des prélats, des conseillers au Parlement, et toute une historiette rapporte sur le monde des avocats des anecdotes que Tallemant avait recueillies de la bouche de son maître et ami Olivier Patru.*

*Au surplus, cet aspect des Historiéttes, le plus visible, n'est pas le plus intéressant, et l'on se trompe si l'on pense qu'elles s'inspirent surtout de propos entendus et recueillis. Ceux qui ont parlé de Tallemant n'ont peut-être pas mis suffisamment en lumière les sources d'information écrites auxquelles il a puisé.*

*Il avait lu avec grand soin les principaux historiens récents, l'Histoire universelle de De Thou, les Œconomies royales de Sully, les Vies du connétable de Lesdiguières et du duc d'Épernon qu'avaient publiées Videt et Girard, les Historiæ Galliarum libri de Grammond, il en avait fait, comme on disait au XVII<sup>e</sup> siècle, des extraits, et cette méthode peut seule rendre compte de l'exactitude parfois littérale avec laquelle il reproduit ce qu'il a lu chez eux.*

*C'est, par exemple, dans l'immense Histoire universelle de De Thou qu'il est allé chercher l'image curieuse d'Henri III occupé à découper des miniatures dans les vieux livres d'heures pour les coller à la muraille de sa chapelle. C'est là encore qu'il a trouvé l'anecdote du mathématicien Hadrianus Romanus et de son voyage en France pour y rencontrer le savant et modeste M. Viète.*

*Il lisait même les historiens qui devaient le plus vivement choquer sa haine du fanatisme. Nul n'avait poussé plus loin que le président de Grammond la complaisance aveugle à l'esprit d'orthodoxie. Tallemant ne l'a pourtant pas négligé. Son récit du meurtre de Mme de Reniez traduit de façon littérale telle ou telle phrase des Historiæ Galliarum libri, et prouve que Tallemant écrivait son historiette en ayant le texte latin sous les yeux. On pourrait en dire autant des Œconomies royales de Sully. Pour la Vie de Lesdiguières par Videt et celle d'Épernon par Girard, c'est Tallemant lui-même qui a pris soin de les citer. On verra dans les notes de la présente édition qu'il a emprunté à l'ouvrage de Girard, non pas une, mais plusieurs anecdotes curieuses.*

*Il ne se contentait pas de consulter les historiens. Il savait trop bien que l'on trouve rarement chez eux le détail savoureux, le trait qui révèle le caractère caché d'un grand personnage, cette vérité sans artifice qui seule lui paraissait digne d'étude. Et*